

AUDE DE TOCQUEVILLE

Préface de Yasmina Khadra



Georges Gasté

Traquer le soleil dans l'ombre

1869-1910

Esprit voyageur

ARTHAUD

AUDE DE TOCQUEVILLE

Georges Gasté

Traquer le soleil dans l'ombre

1869-1910

«Garde tes songes», les cartons protégeant depuis plus de cent ans tableaux, lettres et photos portaient tous la même devise, la devise d'un rêveur acharné, d'un peintre-voyageur fou d'Orient, Georges Gasté.

En découvrant l'œuvre et le destin tragique de ce jeune garçon ébouriffé aux yeux moqueurs, Aude de Tocqueville a choisi de le ressusciter. Des ruelles d'Alger aux souks du Caire, en passant par les marchés de Madurai, cette fervente voyageuse arpente, cent ans après la mort de Gasté, les lieux où il vécut et recompose l'itinéraire de ce révolté qui dédia ses œuvres à la célébration des plus humbles.

Nous la suivons dans ces pays de lumière où elle dresse le portrait sensible d'un virtuose, célébré par l'écrivain Yasmina Khadra comme «un artiste authentique, humaniste avant l'heure [...] Très tôt arrivé à ce constat sans appel : il n'est pire camisole que l'étroitesse des esprits».

Aude de Tocqueville est l'auteur de nombreux ouvrages traitant d'architecture, d'art (Le Tocqueville des musées de France, *La Martinière*; 365 églises et abbayes, *Aubanel*; Paris, *Citadelles & Mazenod...*) et d'histoire (Hier nos villages, Il était une fois la famille: 1945-1975, Paris: 1945-1975 et Cent Monuments pour raconter l'histoire de Paris chez *Aubanel*, etc.) Son Histoire de l'adultère (*La Martinière*) a reçu le Grand Prix des Lectrices de Elle en 2000.

Esprit voyageur

ARTHAUD

Georges Gasté
Traquer le soleil dans l'ombre

Aude de Tocqueville

Georges Gasté
Traquer le soleil dans l'ombre

Préface de Yasmina Khadra

ARTHAUD

© Flammarion, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-0461-1

Pour Jean-Luc

« Si ne veux que s'érousse l'acuité du regard et des sens, traque le soleil dans l'ombre. »

Friedrich Nietzsche



C. Georges Gasté —

PRÉFACE

La postérité parfois refuse ses panthéons aux génies discrets. Elle leur préfère l'excentricité, le culot et le martyr. Constant-Georges Gasté était loin de répondre à ces critères tonitruants. Il était humble parmi les humbles et portait son talent comme un bâton de pèlerin, cadencant ses inspirations au gré de ses pérégrinations, la muse en bandoulière, la poussière des sentiers jusqu'aux genoux.

Trimardeur ébloui par l'éclat de ses découvertes, il avait l'œil étincelant et l'âme ubiquitaire et se voulait aussi insaisissable qu'une volute de fumée. Étienne Dinet vous dirait combien il avait apprécié ce bourlingueur placide sans parvenir à le garder près de lui. Du Maroc au Caire, de l'Espagne folklorique aux mystères des Indes, des palmiers algériens aux cimes enneigées dressées au milieu de nulle part, Gasté était chez lui.

Qui était-il ? Qu'avait-il fait de sa vie ? La postérité ne s'en souvient pas. Si elle n'a pas daigné retenir son nom, c'est parce que Gasté s'était choisi pour socle un vulgaire chevalet et pour héros les damnés et les miséreux, à l'heure où la mémoire ne louait ses vitrines qu'aux fastes tapageurs et au clinquant opiacé. Gasté ne savait pas donner des coudes

Préface

pour se frayer un chemin ; il cédait volontiers sa place à ceux qui étaient pressés de brûler les étapes pour arriver les premiers, et lorsque les ambitieux ruaient dans les brancards pour faire les intéressants, il se voilait d'ombre pour couvrir sa retraite et mettait le cap sur des îles mortifères où l'adversité donnait à réfléchir le monde, où les nains étaient ces géants que l'on prenait de si haut qu'on les perdait de vue.

Gasté ne croyait pas aux parades martiales ni à la charge des clairons ; sa guerre, il la menait contre l'illusoire et la vanité. Il n'était qu'un homme, un homme tout court mais un homme pur, conscient de la fatuité dérisoire de ses semblables ; un orphelin qui n'aura grandi que pour être son propre père ; un déraciné qui se cherchait une patrie dans le cœur des gens ordinaires, c'est-à-dire ces êtres entiers et sans façon, et nus par endroits pour montrer qu'ils n'avaient rien à cacher. Fils unique, il s'inventait une fratrie partout où les bras s'ouvraient d'instinct, puisant son enchantement dans le rire des enfants, là-bas au fin fond de la brousse, derrière les dunes austères ou bien à l'abri des cahutes sinistrées, la pauvreté étant souvent un monde intérieur où les épreuves forgent les dieux.

Qui se souvient de Constant-Georges Gasté ?

Quelques photos le racontent, sauf qu'il faudrait tendre l'oreille pour les entendre.

On le voit à la fleur de l'âge sourire aux lendemains, ivre de soleil et d'horizons lointains, toujours pressé, constamment à l'affût d'un bateau en partance ou d'une caravane de passage – à croire qu'il devinait que sa vie serait trop courte et qu'il lui fallait s'enivrer plusieurs fois d'une même aventure. C'est vrai qu'il est mort à 41 ans, au détour d'un projet de voyage à peine envisagé, mais il aura gagné au change au vu de ce qu'il avait connu et

Préface

légué. Cet homme n'était pas un fugueur, il était le trappeur des mondes. À 20 ans, il a pris la clef des champs dans l'intention manifeste de ne pas la restituer. Aucune serrure ne lui résistait, aucun parchemin ne le déroutait ; il connaissait par cœur les codes et les combinaisons ; lorsqu'il poussait une porte, mille autres le réclamaient.

Pour moi, Gasté fut le poète en vadrouille permanente. Lorsque les mots lui manquaient, il lui suffisait de mettre de l'émotion sur chaque chose que son regard effleurait pour que son message nous parvienne, magnifique comme un poème, aussi sacré qu'un verset : un message d'amour et de fraternité. Il était venu au monde pour l'interpeller comme on interroge les signes sur les mains tendues ; philosophe à sa manière, conjurateur sans ouailles ni miracle certes, mais pleinement convaincu que les vieux démons ne hantent pas les ténèbres – ces territoires méconnus –, qu'ils se nourrissent de notre inaptitude à nous remettre en question et à nous défaire de nos certitudes que nous érigeons arbitrairement en vérités absolues.

Gasté n'avait pas besoin de se remettre en question, il s'instruisait tous les jours, partout où il allait. Il était la quête splendide de l'Autre, le Rimbaud des petites gens et des contrées oubliées. Tantôt peintre quiet, tantôt photographe inspiré, il traquait l'instantané comme un pouls de l'éternité. Il avait compris que le temps avait besoin de traces pour ne pas s'égarer, que les photos et les toiles lui sont aussi indispensables que les cailloux blancs du Petit Poucet. Né en 1869, à une époque où l'humanité semblait perdre tout discernement en hiérarchisant les races en fonction des rapports de force, il mit vingt ans à se faire une raison de s'envoler, et vingt ans à ne jamais se faire rattraper. De temps

Préface

à autre, une lettre le signalait à Agra ou bien à Constantinople. On n'avait pas fini de la parcourir que déjà il était ailleurs, entouré de bambins coiffés à la zouave à l'ombre des dattiers de Bou Saâda ou bien assis au milieu d'une tribu chleuhe dans le Rif marocain, épuisé mais ravi d'être parmi des êtres fabuleux que ni les vicissitudes de l'existence ni la cupidité des puissants ne parvenaient à aigrir.

Gasté avait le cœur sur la main et la source dans le poing. Il marchait vers les hommes en toute confiance, certain que nul ne peut prétendre vivre pleinement sa vie sans vénérer de chaque religion un saint et de chaque folklore un chant. S'il ne tenait pas en place, c'était pour jalonner le désert de son infortune d'oasis féeriques où chaque escale l'éveillait à la préciosité des rencontres fortuites. Un village perdu, un berger isolé, une jeune femme sur la berge d'une rivière, un souk délabré, un tisserand laminé, une marmaille en liesse, tout était tableau, fresque, image fascinante de l'existence, tout lui était une formidable leçon de vie. Gasté s'attardait devant chaque silhouette comme devant un monument pour mieux la magnifier. Il était l'artiste authentique, humaniste avant l'heure, militant intraitable du respect d'autrui. Très tôt, il était arrivé à ce constat sans appel : il n'est pire camisole que l'étroitesse des esprits.

Pour lui, les habits sont de piètres camouflages ; que l'on soit vêtu de soie ou recouvert de haillons, notre âme demeure ce qu'elle est, réfractaire au fard et aux fanfares puisque criante de vérité. Pour lui, la misère est une condition humaine et non pas une nature, et l'« indigène » un effroyable malentendu – il n'y a de honte que dans l'arrogance imbécile, et de misère que dans le bien mal acquis.

Gasté s'interdisait de penser une seconde qu'il est des êtres sans intérêt, persuadé qu'il suffit de gratter les

Préface

apparences pour accéder à son propre salut. Ses portraits vous attesteraient combien les visages qu'il reproduisait remettaient à l'endroit ce que le strabisme des conquérants inversait à l'envi, combien les hameaux déchus gardent encore leur part de dignité, combien les spoliés, les vaincus, les conquis restent libres et fiers malgré les chaînes et les affronts, combien l'espoir est dur à cuire et combien la rédemption est possible.

Parce qu'il savait observer et écouter, aimer et partager, Gasté disposait d'une belle longueur d'avance sur les mentalités de ses contemporains : il ne voyait le monde que libre !

Gasté ne redressait pas les torts, il les ridiculisait – il n'est plus tragique tort que celui que l'on s'inflige en reléguant les Autres au rang des intouchables. Sa devise clamait haut et fort ceci : le bonheur n'est entier que s'il est partagé.

Et il avait tout partagé, Gasté : ses maigres repas, ses vœux pieux et ses prières, ses goûts et ses couleurs, ses toiles et ses désirs les plus ardents, jusqu'à sa dernière chemise. Si la postérité n'a pas daigné lui reconnaître son génie, il est de notre devoir, aujourd'hui, de nous substituer à elle, de lui forcer la main, de la rappeler à l'ordre. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit-on, aussi rendons justice à ce talent tranquille car il fut incarné par un homme juste, aussi proche de nous que les êtres qui nous sont chers et que souvent nous ne savons pas mériter.

Yasmina Khadra

PROLOGUE

Un jour, dans une vieille maison de Bourgogne, j'ai découvert un trésor : les archives et les tableaux de Constant-Georges Gasté, né à Paris en 1869 et mort à Madurai en 1910. Ces portraits au regard intense, ces scènes de la vie quotidienne me frappèrent par leur infinie délicatesse et leur mystère. La famille du peintre restait très évasive sur « cet artiste original et solitaire qui mourut aux Indes ». Il y avait là de quoi intriguer : une vie aventureuse, une personnalité qui débordait du cadre, un destin tragique, à une époque charnière de la peinture qui célébrait à la fois Bouguereau et Cézanne.

Je me suis plongée dans les archives qu'un cousin du peintre, Henri Bérard, avait constituées : de gros dossiers entassés depuis près de cent ans dans une bibliothèque et qui portaient tous la même devise : « Garde tes songes ». J'en ai ressorti une centaine de lettres à l'encre pâlie, des dessins, des articles de journaux, des négatifs sur plaques de verre, des photos griffées aux quatre coins. L'une d'elles me toucha particulièrement : tout jeune encore, le peintre apparaît à une fenêtre, les cheveux ébouriffés et les yeux moqueurs. Un visage très moderne si ce n'était sa

moustache, et un regard plein de fêlures, vibrant et sensible à la manière de ses toiles.

J'ai alors décidé de partir sur ses traces, au Maghreb, en Égypte, en Inde, à la recherche de celui qui affirmait : « On ne peut aller contre son destin, c'est lui et lui seul qui nous conduit » et qui avait fait le pari que l'art vaut plus que la vie.

De ces voyages m'est venue l'idée de ce récit. Son rythme est ponctué de moments pleins, les lettres et les articles, et de moments où j'ai dû combler les vides. Les pierres et les paysages ont alors parlé à ma place. Je me suis mise enfin devant chaque tableau : je voulais comprendre quelle est la part des rêves qui font se surpasser, quelle est la part de désertion qui fait sombrer ; désertion d'une mélancolie jamais domptée et d'un cœur insatisfait ?

Je songe aux photos de Gasté prises en Algérie et en Inde : à leurs qualités esthétiques, nées de son regard d'artiste, s'ajoute une valeur historique. Ces scènes religieuses, de fêtes ou de vie quotidienne apportent d'émouvants témoignages de pays peu photographiés à l'époque. Gasté rejoint en ce sens ces photographes qui, à l'aube du xx^e siècle, arpentaient les rues avec leur appareil à trépied pour lutter contre le temps. « Mes petites histoires, va-t-on les écouter ? Moi, j'ai pris du plaisir à les faire... », disait Robert Doisneau. Pour Gasté, la photographie fut son deuxième langage. Plus encore qu'il ne le crut.

Je songe à sa peinture, née entre deux courants très forts, loin de l'académisme mais aussi des révolutions picturales de son temps. L'exilé n'est pas devenu un petit maître respectable et respecté. Mais dans sa quête du sensible,

Traquer le soleil dans l'ombre

Madurai – Décembre 1908	171
Madurai – 1909-1910	176
Madurai – Avril 1910	179
Madurai – Mars 2010	181
CHAPITRE 7	185
Paris – Avril 1910	187
Madurai – Septembre 1910	188
Paris – Mars 1911	191
Paris – Novembre 2012	194
ÉPILOGUE	195
<i>Georges Gasté en quelques dates</i>	199
<i>Remerciements</i>	201

